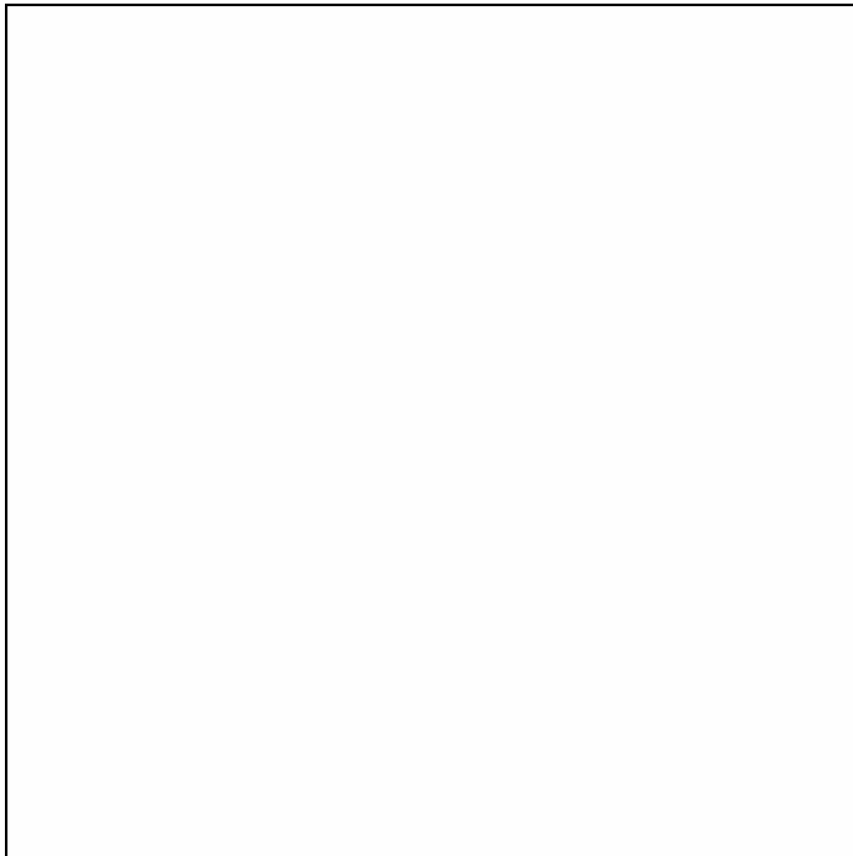


L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

Dossier:
De Jean-Paul II à Benoît XVI

En liberté!



Som-mère

Liminaire, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 3
The Da Vinci Code, <i>par Marie Gratton</i>	p. 4
Les fleurs, <i>par Léona Deschamps</i>	p. 6
Martha Craven Nussbaum, <i>par Monique Hamelin</i>	p. 7
Etty Hillesum, <i>par Louise Melançon</i>	p. 8
Alys Robi en cinémascope, <i>par Monique Dumais</i>	p. 12
La première femme de notre vie, <i>par Monique Hamelin</i>	p. 13
Le regard de Jane Austen, <i>par Christine Lemaire</i>	p. 14
Soraida, une Québécoise en Palestine, <i>par Francine Dumais</i>	p. 17
Janette Bertrand, une femme d'exception, <i>par Mélanie Dubois</i>	p. 18
Janette Bertrand, ma vie en trois actes, <i>par Carmina Tremblay</i>	p. 19
Brume, <i>par Denco</i>	p. 19
Similia, deux jumelles musiciennes, <i>par Monique Dumais</i>	p. 20
Ma vie comme un roman: Sylvia Plath, <i>par Marie-Rose Majella</i>	p. 21
Osama, <i>par Francine Dumais</i>	p. 25
Roseline Joseph et les os de poisson, <i>par Monique Dumais</i>	p. 27
Magrets de canard, <i>par Marie-Andrée Roy</i>	p. 28
Saviez-vous que..., <i>par Yvette Téofilovic</i>	p. 30

Supplément: Dossier « De Jean-Paul II à Benoît XVI »

Carol Wojtila, <i>par Louise Melançon</i>	p. 1
La modernisation du Vatican s'est arrêtée, <i>par Carolyn Sharp</i>	p. 3
De Jean-Paul II à Benoît XVI, <i>par Marie-Andrée Roy</i>	p. 6

DESSIN DE LA PAGE COUVERTURE: « Envol », Jacqueline Roy

Liminaire

La liberté, mot magique qui court sur toutes les lèvres à l'approche des vacances; vous le retrouvez en titre sur la page couverture de ce numéro d'été.

Dans ce numéro, à la brochette des articles variés dont la lecture favorise la détente, le comité de rédaction a pris la liberté d'ajouter « un dossier pape » dont l'actualité continue de nous interpeller.

Mais avant de passer à la lecture des différents articles, je vous propose de vous arrêter un instant au titre de ce numéro pour sonder à quoi vous renvoie le mot « liberté ».

Pour vous faciliter la tâche, voici quelques énoncés pigés au hasard:

- La liberté tout court ça n'existe pas. Ce qui existe ce sont des gestes, des pas vers l'épanouissement de notre liberté.

- Les modèles de liberté sont liés aux modèles des sociétés et nous sommes éduquéEs selon ces modèles. Même notre foi religieuse et nos convictions participent de ces modèles qui ont l'air d'être révélés par Dieu.

- C'est chaque jour qu'il faut apprendre à se libérer car c'est quotidiennement que nous pouvons devenir esclaves des traditions, de notre éducation, de nos préjugés, de nos idées sur nous-mêmes, sur les gens et les situations.

- Le royaume de la liberté vit en nous et peut être trouvé dans le cœur de chaque humain qui s'ouvre à la recherche de ce don à partir de lui-même et en relation avec les autres.

- Le lieu de la vraie liberté est le vide intérieur où l'on trouve la véritable force spirituelle.

- C'est à l'intérieur même des structures qui croient promouvoir la liberté et la justice que Jésus montre du doigt l'absence de liberté de vivre que subissent les marginalisés de toutes sortes.

- La liberté consiste à devenir un peu plus libre chaque jour dans un processus social et personnel où nous nous éduquerions au respect les unEs des autres.

- Ne pourrions-nous pas penser et vivre la liberté non comme un point d'arrivée mais comme une valeur à respecter et à promouvoir tout au long de l'existence ?

- La liberté est un ingrédient fondamental dans notre vie. Nous l'habitons et respirons en elle comme un milieu de vie qui nous humanise.

- Ce que nous appelons liberté se situe dans cette tension vers ce qui est qualitativement meilleur.

- La liberté aux multiples expressions, aux multiples visages, aux multiples interprétations n'est pas une chose ou une idée prédéterminée qu'il suffirait d'appliquer au quotidien. On ne peut enfermer la liberté dans un modèle unique.

Avec quel(s) énoncé(s) êtes-vous le plus d'accord? Quel serait votre propre énoncé de la liberté ?

Bonne lecture !

*Yvette Laprise
Comité de rédaction*

The DA VINCI CODE, A novel
par Dan Brown

Doubleday, New York, London, Toronto, Sydney, Auckland, 2003, 454 p.
Traduit en français par Daniel Roche chez Jean-Claude Lattès, Paris, 2004
Marie Gratton, *Myriam*

Quand j'ai reçu en cadeau *The Da Vinci Code* en 2003, il était tout chaud sorti des presses. C'était un des 85 000 exemplaires de son premier tirage. Le livre, dont vingt millions de copies ont déjà été vendues n'avait pas encore eu le temps de devenir un *bestseller* et d'être traduit dans 44 langues.

J'avais pressenti qu'il risquait de soulever des polémiques, de scandaliser un certain nombre de chrétiens et de susciter un intérêt — hors du cercle des spécialistes —, pour quelques-uns des plus célèbres tableaux de l'homme de génie qu'était Léonard de Vinci. Mais jamais je n'aurais imaginé l'ampleur que prendrait le phénomène. Dan Brown n'avait pas encore été accusé d'avoir emprunté à quelqu'un d'autre l'idée de son intrigue ni, de surcroît, été poursuivi pour libelle, pour avoir soi-disant porté atteinte à la réputation de l'illustre Florentin à qui nous devons, entre autres, l'impénétrable sourire de Monna Lisa et la plus célèbre représentation du dernier repas de Jésus. Un couvent de Milan possède ce trésor qui vient d'être restauré. Il était en voie de perte, car la technique expérimentale utilisée par le peintre, avait fort mal résisté au passage du temps. L'auteur n'était pas devenu non plus multimillionnaire car son premier roman *Angels and Demons* n'avait pas fait autant de vagues. Ce dont je m'étonne par ailleurs, puisqu'il ne manquait pas d'éléments pour exciter

les populations. Il se déroule durant un conclave, au Vatican, met en scène le même héros, Robert Langdon, qui n'a décidément pas froid aux yeux, et qui tente cette fois de mettre la main sur un tueur avant qu'il ne réalise son plan de frapper quatre fois dans Rome, et toujours là où se trouve une oeuvre du Bernin. Sous le titre prévisible de *Anges et démons* il vient de faire son apparition chez nos libraires. Un suspense ébourifant !

Mais laissons là le Bernin et revenons à Vinci. Comme j'ai lu le roman de Dan Brown en anglais, je ne peux donc rien vous dire sur la qualité de la traduction française qui en a été faite. L'auteur, un Américain, écrit une langue claire. Son style est vif, mais non pas recherché. Mais pour trousseur une intrigue, il a la touche ! À coup de petits chapitres courts et pleins de rebondissements qu'il interrompt au moment le plus palpitant, il oblige sa lectrice et son lecteur à tourner une page et puis une autre, si bien qu'il faut une sacrée dose de volonté pour lâcher le livre, revenir aux

choses sérieuses ou tout simplement aller se coucher.

Revenir aux choses sérieuses... Nous y voilà! Ce livre est *A novel*, « un roman », c'est écrit sur la jaquette. Pourtant, étant donné les polémiques qu'il a suscitées, on pourrait croire qu'il s'agit d'une thèse universitaire. Il a ses adversaires farouches, ses défenseurs inconditionnels. Il a semé la panique chez un certain nombre de chrétiens qui crient au blasphème, et chez les spécialistes de Léonard, de sa vie et de son œuvre, qui ne s'entendent pas sur le sens qu'il faut donner à quelques-uns de ses tableaux religieux les plus énigmatiques. Y a-t-il un code secret inscrit dans *La Cène* et dans *La Madone aux rochers* ? Vinci appartenait-il au Prieuré de Sion, une société mystérieuse, détentrice d'un secret susceptible d'ébranler des croyances chrétiennes fermement établies ? Des membres de L'Opus Dei sont-ils capables d'aller jusqu'au crime pour imposer leur vision du christianisme ? Et le trésor des Templiers, où se cache-t-il ? Jésus a-t-il éprouvé à l'égard de Marie de Magdala plus qu'une chaste affection ? Et j'en passe. Mais, me direz-vous, comment toutes ces pistes, poursuivies à un rythme d'enfer — sans compter celles que je ne vous ai pas signalées, pour vous garder l'effet de surprise —, parviennent-elles à s'agencer ? C'est là tout l'art du très habile constructeur d'intrigues policières qu'est Dan Brown. Pour ajouter une touche féministe à tout cela, l'auteur a, de surcroît, créé une héroïne tout aussi savante et astucieuse que courageuse. Ah ! On

pourrait lui reprocher d'abuser de certains thèmes religieux à la mode dans les milieux ésotériques, mais personnellement j'ai la faiblesse de lui pardonner ce défaut. Légèreté de ma part ? Peut-être. Il m'arrive d'avoir besoin de "divertissement", que ce soit ou non, au sens pascalien du terme. Je n'ai jamais aimé bouder mon plaisir. Je souhaiterais toutefois que Dan Brown renonce un jour à terminer ses romans, "à l'américaine". Cela fait, à mon avis, un peu trop hollywoodien. *The Da Vinci Code*, le film, eh oui ! sortira sur nos écrans en 2006. Les vedettes en seront Tom Hanks et Audrey Tautou.

Le livre, vous le savez, a été condamné par le Vatican. Monsieur le cardinal de Gênes Tarcisio Bertone l'a qualifié de « château de mensonges », ce qui pourrait être dit, je suppose, de tous les romans. Mais tous les romans, bien sûr, n'ont pas le travers de prêter une épouse et une descendance à Jésus. Rome choisit donc d'interdire aux catholiques l'achat et la lecture de ce livre qui ne s'embarrasse pas d'exactitude historique, je n'ai pas de peine à en convenir. Mais la censure a parfois des effets pervers : elle attise la curiosité des gens pour des ouvrages qu'ils n'auraient jamais lus autrement. Interdire est souvent imprudent, et la prudence n'est-elle plus une vertu cardinale ?



Les fleurs

Léona Deschamps, *Houlida*

J'écris fleurs,
en floraison de soi,
floraison solitaire
dans l'allée des pensées bordée de
tournesols.

J'écris fleurs,
en floraison du temps,
dans l'encollage du soir
où l'aster étoile les belles-de-jour et les
belles-de-nuit.

J'écris fleurs,
en floraisons saisonnières,
où les bonnets de neige, les crocus,
les pétunias et les primevères entrent en
danse.

J'écris fleurs,
pour fleurir les vertiges de mon
quotidien
de pavots et d'anémones des bois;
pour fleurir mes paix frileuses
d'humbles violettes
et pour enfouir dans les tulipes et les
jonquilles
les débris de ma conscience éparpillée.

J'écris fleurs,
pour fleurir mes histoires d'amour
de roses, de jacinthes, de marguerites,
de pâquerettes
et pour accrocher aux portes de ma joie;
des capucines, des campanules et des
gaillardes.

J'écris fleurs,
pour fleurir mes feuilles de rhétorique,
d'asclépiades
et offrir des narcisses à la mythologie
comme des œillets de poète à la
poétique.

J'écris fleurs,
pour fleurir les contours de ma souf-
france
de giroflées et de glaïeuls
et sur les rives sauvagines de mon verbe
mettre en terre des impatientes et des
immortelles.

J'écris fleurs,
pour capter l'odeur de mes rêves
avec le muguet et la giroflée,
pour parer de cyclamen les pans inclinés
de ma vie
et de lis mes vallées de repos.

À fleur d'eau s'écrit l'ancolie!
À fleur de tête la pensée
et à fleur de peau, la pivoine ou le
coquelicot.

20 octobre 2004



MARTHA CRAVEN NUSSBAUM

Monique Hamelin – *Vasthi*

Le nom de cette femme vous est-il familier ? Savez-vous qui elle est? Moi je l'ai découverte dans le numéro hors-série publié en décembre 2004/janvier 2005 par *Le nouvel observateur* qui présentait *les 25 grands penseurs du monde entier*. Dans ce palmarès figurait le nom d'une seule femme, celui de Martha Craven Nussbaum. Sans doute est-elle inconnue d'une grande majorité d'entre-nous.

Les brèves informations qui remplissent les quatre pages qui lui sont consacrées suscitent de l'intérêt pour aller plus loin. Philosophe, professeure de droit et d'éthique, américaine, Nussbaum se définit comme une avocate de l'humanité. Adepte de John Rawls pour ce qui touche à la justice, elle étend son raisonnement aux questions de sexe, de race et de développement international.

Aucun de ses livres n'a été traduit en français. Parmi ses nombreux écrits, je ne retiens que deux titres : *Sex and Social Justice* (Oxford University Press, 1999), *Women and Human Development – The Capabilities Approach* (Cambridge University Press, 2000). Le premier présenterait de nombreuses histoires et anecdotes concernant l'Inde et le Bangladesh.

Nussbaum serait reconnue aussi pour son travail avec Amartya Sen, une des 25 personnes citées. Ce dernier est un Britannique, d'origine indienne, prix

Nobel d'économie en 1988. Avec Nussbaum, il a renouvelé l'analyse économique en mettant de l'avant des critères autres que la simple possession de biens, car la possession de biens n'est pas une fin en soi, mais un moyen pour atteindre le bien-être. La *capability approach*, développée par l'économiste et la philosophe, cible comme mesure de réussite les performances que les individus peuvent réaliser pour leur bien-être et non le seul PIB d'un pays.

Bonne lecture si vous allez plus loin.



ETTY HILLESUM (1914-1943)

Louise Melançon, *Myriam*

Etty Hillesum est morte à Auschwitz, le 30 novembre 1943, selon la Croix-Rouge. Je l'ai découverte en 1996, en me procurant la première traduction française de ses écrits: *Une vie bouleversée*¹.

Je faisais ainsi la rencontre d'une femme touchante, interpellante et tellement attachante que je me procurai, par la suite, tout ce qui était publié à son propos.²

En 2001, j'ai rencontré pour la première fois, des personnes qui avaient fait la même découverte que moi, et parmi elles, l'une de mes étudiantes, à Sherbrooke, qui travaillait une thèse de Maîtrise³ (et plus tard sa thèse de Doctorat) sur ETTY HILLESUM. J'ai été ainsi amenée à approfondir, sur une période de trois ans, sa vie, sa personnalité, et surtout son cheminement humain et spirituel, exceptionnel. La référence à la traduction anglaise⁴ de ses écrits au complet, m'a permis de consacrer, l'été dernier, de longues mais très riches heures à cette lecture.

Dans cet article, après vous avoir fait connaître ETTY, je veux partager quel-

ques-uns des bienfaits que j'ai retirés en la fréquentant.

1. Éléments biographiques

Etty (Esther) est née aux Pays-Bas, le 15 janvier 1914. Son père, Louis (Levi) Hillesum, d'origine juive mais non pratiquant, est né à Amsterdam; sa mère, Rébecca (Riva) Bernstein, russe, s'est enfuie de son pays lors d'un pogrom, en 1907. Etty est l'aînée de deux frères: Jacob (Jaap) et Michaël (Mischa). L'un devient médecin, et l'autre artiste, un pianiste de talent. En 1939, Etty obtiendra une licence en Droit, après quoi elle commencera des cours de russe qui seront interrompus par la guerre et, en mai 1940, par l'Occupation allemande. En 1937, elle emménagera, chez Han Wegerif -veuf de 58 ans et père de quatre enfants- un peu comme fille au pair: pour se faire des sous en tenant la mai-

1. Etty Hillesum. *Une vie bouleversée. Journal 1941-1943* suivi de *Lettres de Westerbork*, (traduit et annoté par Philippe Noble), Seuil 1995. 361 p. L'édition originale en néerlandais, était parue pour le *Journal*, en 1981, et les *Lettres*, en 1986. Il s'agissait de textes incomplets dans tous les cas.

2. Pascal Dreyer, *Etty Hillesum. Une voix bouleversante*, Desclée de Brouwer, 1997, 162 p.; Paul Lebeau, *Etty Hillesum. Un itinéraire spirituel*, Namur, éditions Fidélité, et Bruxelles, éditions Racine, 1998, 224 p.; Sylvie Germain, *Etty Hillesum*, éditions Pygmalion/Gérard Watelet, collection "Chemins d'éternité", Paris 1999; Ingrid Granstedt, *Portrait d'Etty Hillesum*, Desclée de Brouwer, Paris 2001.

3. Alexandra Pleshoyano, *L'expérience de la nuit chez Etty Hillesum à la lumière de saint Jean-de-la-Croix. Une herméneutique de la démaîtrise*.

4. Etty. *The Letters and Diaries of Etty Hillesum 1941-1943*, William B. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, Michigan/ Cambridge, UK, and Novalis, Saint Paul University, Ottawa, 2002, 800 p.

son. Elle deviendra l'amante de cet homme qui n'est pas d'origine juive. Etty donnera aussi des cours de russe.

Le premier écrit dont elle est l'auteur est une lettre datée du 8 mars 1941, envoyée à Julius Spier, chiologue (thérapie à partir des mains). À 27 ans, connaissant des périodes de dépression et subissant des maux de toutes sortes, elle commence, sur le conseil d'une connaissance, à consulter ce psychothérapeute, disciple de Jung. Tout de suite, elle lui fait part des réactions à la fois d'attraction et d'aversion qu'elle éprouve à son égard, mais c'est l'attraction qui prendra bientôt le dessus. Elle vivra avec cet homme, qui a déjà une fiancée à Londres, une relation amoureuse suivie d'une amitié profonde. Elle deviendra somme toute sa secrétaire et son assistante. Cette relation sera pour elle le début et le lieu d'un cheminement humain et spirituel remarquable. Julius Spier, juif d'origine, 54 ans, se montrant de plus en plus intéressé au christianisme, ira jusqu'à désirer le baptême. Il initiera Etty à l'intériorité, à la prière, à travers une démarche spirituelle, en lui faisant connaître les évangiles et saint Augustin.⁵ Le Journal d'Etty témoigne aussi de manière concrète de l'occupation nazie au moment où les juifs d'Amsterdam sont soumis à un programme d'exactions de plus en plus sévères, allant jusqu'aux déportations dans les camps de la mort. Etty séjournera d'abord comme fonctionnaire à Westerbork, un camp de tran-

sition, avant d'y voir arriver tous les membres de sa famille, avec qui elle prendra le train qui les conduira à Auschwitz où tous trouveront la mort, le 7 septembre 1943.

2. Un cheminement humain et spirituel...

Quand Etty commence son Journal, le 9 mars 1941, elle le fait d'abord pour sortir de son inhibition: "J'ai reçu assez de dons intellectuels pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires; on me croit supérieurement informée de bien des problèmes de la vie; pourtant, là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse." (vb⁶, 9) Peu à peu, elle prendra le goût de l'écriture, et affirmera vouloir devenir écrivain.

Mais ce que son Journal nous révèle, c'est avant tout la transformation d'une jeune femme qui connaîtra une libération intérieure grâce à une relation singulière et à sa découverte de Dieu ; transformation qui s'exprimera par le fait d'apprendre à "s'agenouiller", prier et vivre une relation très personnelle avec Dieu, elle qui n'avait pas reçu d'éducation religieuse. Cette transformation l'amènera à développer un éminent altruisme, à pardonner aux persécuteurs des juifs, à être présente à ceux et celles qui arrivent au camp, à aller finalement à la mort dans la solidarité et la sérénité.

5. Etty lit beaucoup Dostoïevsky, et le poète Rilke, qui est son préféré.

6. Abréviation de : La vie bouleversée...

L'écriture de son Journal lui permet de se livrer à un profond travail sur soi qu'elle nomme : "s'expliquer avec" la vie, ses contradictions, ses épreuves; avec son ami Spier et tout ce qui se passe dans leur relation; avec la souffrance de son peuple. En un mot: "je dois me replonger sans cesse dans la réalité, "m'expliquer" avec tout ce que je rencontre sur mon chemin, accueillir le monde extérieur dans mon monde intérieur et l'y nourrir - et réciproquement..." (vb, 46) C'est ainsi qu'elle découvre le sens de sa vie, et qu'elle apprend à l'aimer à travers tout, jusqu'à en arriver à écrire: " Aujourd'hui, jeudi 7 août 1941, à 11 heures et demie du soir, j'écris, pleinement convaincue: la vie est bonne" ⁷ Et cela malgré les retours en arrière, les moments de dépression et de maladies, les inévitables luttes.

3. ... dans une relation amoureuse singulière

Au début de la relation thérapeutique, Etty et Julius Spier éprouvent une attirance qui se traduit dans la sensualité. Mais peu à peu, l'une et l'autre se rencontrent à un niveau très profond, ce qui les amènera à se dépasser, à expérimenter une grande liberté affective ouverte sur l'amour des autres, sur l'amour universel. Etty parle souvent de la bonté et de la douceur de cet homme ainsi que de sa puissance intérieure. Julius veut rester fidèle à sa fiancée avec qui il correspond, même s'il a connu l'infidélité dans un mariage précédent. Etty ne sait

plus trop quoi penser de sa relation avec Wegerif, elle qui dit n'avoir jamais vraiment aimé malgré une vie sexuelle active. Leur relation avancera par paliers. Spier avance dans la conscience des exigences de son engagement à l'égard de sa fiancée Herta et aussi de sa pratique thérapeutique. Etty, de son côté, doit beaucoup lutter contre sa jalousie, son désir de le posséder ou d'avoir des relations intimes avec lui. Mais son amour grandit en même temps que son désir la conduit vers d'autres horizons: l'amour de ses concitoyens juifs, de ses amies, de ses parents, de ses proches, de Han Wegerif. Elle décidera de s'éloigner de lui en allant travailler au camp de Westerbork, et lui, atteint d'un cancer, mourra avant que les choses tournent mal pour elle. Au coeur de leur relation, Etty et Julius ont expérimenté la présence d'un Dieu Ami. La bonté de Spier conduisit Etty à un Dieu bon, intimement présent comme une source au cœur de soi. Spier fut comme un médiateur pour Etty. Et celle-ci, avec son caractère entier et sa recherche de la vérité, entraîna aussi son ami dans la foi en un Dieu intime. La générosité d'Etty dans son travail sur elle-même lui a permis de comprendre combien Dieu avait besoin de nous: ce n'est pas à Dieu de nous aider, disait-elle, mais plutôt à nous de l'aider. Cette compréhension d'un Dieu humble, vulnérable, l'amena à affronter le problème du mal (et le mal qu'était le nazisme) avec grandeur d'âme. Elle remercie Dieu pour la bonté de la vie, et

7. The Letters and Diaries, p. 78.

reconnaît notre responsabilité humaine dans les maux qui nous affligent. Elle a fait preuve d'une grande capacité à accueillir la souffrance, et a vécu la compassion dans ses relations, particulièrement durant ses mois passés au camp.

4. Le "problème féminin": une question existentielle

Etty parle de ses "problèmes de femme", comme par exemple, lorsque ses règles sont en retard, et qu'elle vit des jours et des nuits dans l'angoisse. Elle ne veut pas d'enfant, et donc elle prend tous les moyens à sa disposition pour que "ses règles" reprennent... Elle connaît l'ambivalence de sentiments de toute femme dans cette situation. Elle parle aussi de son rapport à sa mère, une femme très compliquée: elle prend conscience qu'une partie de ses problèmes relève des manques vécus avec sa mère. Mais elle parle explicitement du "problème féminin" à partir d'un entretien avec Spier qui avait dit: "...l'amour de tous les hommes vaut mieux que l'amour d'un seul homme. Car l'amour d'un seul homme n'est jamais que l'amour de soi-même." (vb, 42)

Par la suite, elle se demande si chercher un homme unique n'est pas le propre de la femme? Elle questionne son expérience de femme intelligente, qui veut l'égalité, qui fait un chemin de remise en question, plutôt que de se contenter d'être une jolie femme, hyper-féminine, qui attire les hommes. "Étrange de vouloir ainsi être désirée par un homme, comme si c'était la consécration suprême de notre condition de femmes,

alors qu'il s'agit d'un besoin très primitif." (vb, 43) Elle considère cette question très complexe, et affirme: "Peut-être la vraie émancipation féminine n'a-t-elle pas encore commencé. Nous ne sommes pas tout à fait encore des êtres humains, nous sommes des femelles. Encore ligotées et entravées par des traditions séculaires. Encore à naître à l'humanité véritable; il y a là une tâche exaltante pour la femme."(vb, 43) Elle ne revient pas vraiment sur ce sujet. Je dirais qu'elle l'a vécu dans la suite de ses relations, celle avec Spier, celle avec Han Wegerif, et d'autres amis.

Son cheminement l'a amenée à connaître l'amour universel en vivant ses amitiés intensément, sa relation avec Han Wegerif, plus simplement, et surtout son amour pour Julius Spier, dans une grande liberté. Mais la question qu'elle s'est posée n'est pas résolue, après bien des années d'avancée des femmes. La démarche de libération des femmes continue d'être à faire, surtout en ce qui concerne notre vécu affectif et émotionnel. Et les hommes ont aussi du travail à faire... quoique différemment.

Etty Hillesum reste la figure exemplaire d'une femme qui entreprend un travail sur elle-même, et dans son expérience de Dieu, en dehors de toute institution religieuse, elle rejoint bien des femmes de notre temps.



ALYS ROBI EN CINÉMASCOPE

Monique Dumais, *Houlda*,

Ma vie en cinémascope, drame écrit et réalisé par Denise Filiatrault, Québec, 2004, 91 min. Principale interprète: Pascale Bussièrès. Musique originale de Jean Robitaille.

«Merci, Denise Filiatrault», c'est la première émotion qui est montée en moi après le visionnement de ce film. J'avais déjà entendu parler durant ma jeunesse d'Alys Robi qui chantait pour les soldats, mais j'avais une connaissance bien limitée de cette grande artiste québécoise. Le film a donc été une belle occasion de me laisser envahir par la puissance créatrice et par le drame de la vie de cette femme.

Pascale Bussièrès qui tient le rôle-vedette a rendu de façon remarquable les différentes étapes de l'ascension de la chanteuse, le fameux *Tico, Tico* et d'autres chansons. La réalisatrice a réussi, même si plusieurs en doutaient, à lui faire rendre toute l'intensité de cette femme combattante, «dotée d'une sexualité triomphante». «Alys Robi fut l'icône québécoise du temps, la star née à Québec qui voyageait, parlait plu-

sieurs langues, mêlait les rythmes sud-américains aux harmonies des complaintes françaises. Une femme presque à l'index, aux moeurs trop libérées, aux robes trop ajustées...» (Odile Tremblay, «Pascale Bussièrès, en bête de scène», *Le Devoir*, 18-19 décembre 2004).

Du début à la fin, le film m'a bouleversée, car il est continuellement encadré par des rappels des problèmes psychiatriques d'Alys Robi, de son internement, des traitements extrêmes subis jusqu'à la lobotomie. Le rythme effréné, la narration éclatée, les contrastes avec les spectacles éblouissants donnent à l'œuvre une «efficacité dramatique incroyable». Les magnifiques costumes à la mode des années 40, avec des robes moulantes, des manteaux de fourrure, des bijoux, des coiffures extravagantes, forment un bel étalage ravissant pour l'oeil. Alys Robi, toujours vivante a beaucoup apprécié le film et l'a dit à tout le monde, ce qui a réjoui Denise Filiatrault. (Entrevue avec Denise Filiatrault, *Le Clap*, 17 décembre 2004 au 10 février 2005)



LA PREMIÈRE FEMME DE NOTRE VIE

Monique Hamelin, *Vasthi*

Francine Noël, romancière québécoise très à la mode dans les années 1980¹, nous livre cette fois un témoignage sur sa mère. Le récit est intitulé *La femme de ma vie*² et l’auteure y présente Jeanne Pelletier, sa mère, dans le rôle titre.

La maladie et la mort de la mère amènent la fille à vouloir témoigner, à rendre hommage, à célébrer son verbe. Et dans ce processus, elle a vu et compris qu’elle est la fille-à-Jeanne, la fille de sa mère avec ses bons côtés et certains de ses travers. Si Francine Noël a découvert les plaisirs d’être d’une famille, de connaître ses racines, il restera des conflits irrésolus, des pans de son histoire que plus personne ne pourra lui raconter. Des morceaux de sa vie, de la saga familiale resteront dans l’ombre. La mère n’est plus là pour dire l’histoire des Pelletier et des Noël. Et même si elle était présente, il est des histoires qu’une mère ne veut pas nécessairement partager avec d’autres. Donc, toute histoire racontée est une vision de l’histoire. Et Noël, maintenant orpheline et fille unique de Jeanne, est celle par qui la grande et la petite saga familiales pourront se perpétuer. Elle assume pleinement ce rôle de mémoire pour le clan.

Mais se reconnaître dans sa mère, le reconnaître, l’accepter, et vouloir en témoigner – que voilà un processus de maturité, de l’âge adulte en tout cas pour

les femmes nées dans les années quarante et cinquante. Les jeunes d’aujourd’hui ont maintes fois des relations mère-fille fort différentes de celles que nous avons alors. Néanmoins, je ne suis pas convaincue que les bonnes relations permettent nécessairement de voir, de se voir et de se reconnaître dans sa mère avant la quarantaine sinon la cinquantaine. Et lorsque le témoignage est lourd à porter, la plume pittoresque de Noël, son sens de la répartie, de l’humour dédramatisent certaines scènes hautement émotives.

Si ce n’est que dans la force de l’âge que le droit fil de notre descendance nous rattrape, que peuvent y trouver les jeunes ou plus jeunes femmes dans ce récit? En fait, Francine Noël rappelle que les fantômes dans le placard, les non-dit devant les enfants se sentent, s’intègrent et ne se comprennent pas. Il vaut mieux jouer à livre plus ouvert, avec des mots adaptés aux différents âges de la vie.

Donc, un livre qui nous interpelle quel que soit notre âge car les relations mère-fille c’est la fondation de chacune d’entre-nous.

1. *Maryse*, VLB, 1983; Bibliothèque québécoise, 1994; *Chandeleur*, VLB, 1985; *Myriam première*, VLB, 1987; Bibliothèque québécoise, 1998.

2 *La femme de ma vie*, Leméac, 2005.

LE REGARD DE JANE AUSTEN

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*

Si vous aimez le cinéma, il est peu probable que la fin des années 1990 ait manqué de vous faire connaître Jane Austen. En effet, de 1995 à 1999, cinq des six romans de cette écrivaine du tournant du XIXe siècle ont été portés à l'écran.

Jane Austen portée à l'écran

Deux excellentes séries de la BBC ont été produites, *Orgueil et Préjugés* (1995) et *Emma* (1997). Les films se sont succédés : *Raison et Sentiments* (1995, un scénario de Emma Thompson), *Persuasion* (1995), *Emma* (1996, avec Gwyneth Paltrow dans le rôle titre) et *Mansfield Park* (écrit et réalisé par Patricia Rozema). Mentionnons enfin que les personnages masculins du film *Le journal de Bridget Jones* sont la réplique exacte mais modernisée de ceux du roman *Orgueil et Préjugés*.

La majorité de ces œuvres respecte, et parfois à la lettre, les romans de Jane Austen. Certains dialogues sont même repris intégralement. Bien qu'on soit resté fidèle à la réserve de l'époque pré victorienne, il se dégage de tous ces films une grande sensualité. De plus, la splendeur des paysages anglais contribue à nous mettre dans une atmosphère champêtre. Enfin, l'oisiveté exceptionnelle de tous ces personnages issus des classes aisées de la société anglaise, étonne et repose. Tout cela est pittoresque et tout à fait rafraîchissant.

Regard sur la nature humaine

Si d'aventure, on décidait de lire Jane Austen « dans le texte », il ne faudrait toutefois pas s'attendre à retrouver cette

sensualité du mode de vie à l'anglaise. Ce monde décrit par les auteurs modernes, l'écrivaine y baigne; elle n'y voit rien de poétique ou d'insolite. Elle ne s'étend donc pas outre mesure sur la description des paysages ou des coutumes de l'époque et, sous sa plume, les échanges de regards, de paroles et de poignées de main sont présentés avec une certaine sécheresse. Pour ses contemporains sans doute, ils parlaient d'eux-mêmes. C'est nous qui ne savons plus lire l'extrême audace de l'effleurement d'un poignet.

Six romans, six histoires d'amour classiques, se soldant par six mariages, certains doubles; le génie de Jane Austen ne se trouve pas non plus dans l'originalité de ses intrigues. Ici un homme qui aime une femme qui ne l'aime pas tout de suite et là, une simple inversion des rôles. Ici, un homme et une femme qui se sont toujours aimés sans le savoir, et là deux êtres qui se détestent avant de s'éprendre. Ici enfin, l'amour discret qui dure depuis toujours et là, celui qui après des années, renaît de ses cendres. Voilà toute la trame de ses romans.

Qu'est-ce qui fait alors, qu'après 200 ans, on savoure encore l'oeuvre de Jane Austen? Comment peut-on comprendre qu'en ces temps où tout est avoué tout

de suite, dénudé et touché, l'on puisse apprécier ces échanges de paroles courtoises mais souvent futiles, ces gestes furtifs, ces regards à peine appuyés? Comment comprendre qu'il existe encore aujourd'hui de si grandes admiratrices et admirateurs de Jane Austen qu'on leur attribue le nom de « janeïtes », et que l'on puisse parcourir l'Angleterre à la recherche des maisons qu'elle a habitées et des lieux décrits dans ses romans?

C'est à cause de son regard. Le regard de Jane Austen sur la société qu'elle fait vivre est acerbe, caustique, implacable, sensible, tendre et, par-dessus tout, ironique. Jane Austen a regardé vivre ses semblables et en a tiré des leçons d'humanité qui restent, à deux cents ans d'écart, d'une actualité étonnante. Celle qui, en publiant son roman *Northanger Abbey* une dizaine d'années après l'avoir rédigé, s'excusait du fait que le sujet puisse être désuet, serait étonnée de constater qu'elle a su si bien décrire ce qu'il y a de plus intemporel dans l'âme humaine, qu'on puisse encore la lire avec délice en 2005.

La droiture et la perversité, l'innocence et l'intérêt, l'avarice et la gratuité, l'intelligence et la bêtise y sont si brillamment mêlés, que ses personnages perdent leur aspect préfabriqué de bons et de méchants pour vivre, simplement. Seules ses héroïnes peuvent parfois rester pures; mais elles n'en conservent pas moins certains défauts qui nous empêchent de les trouver parfaites. Les préjugés d'Elizabeth Bennett, la naïveté

d'Emma Woodhouse, l'esprit d'abnégation de Eléonore Dashwood ou de Anne Elliot qui, considéré comme une valeur à l'époque, semble agacer l'écrivaine autant que nous, sont autant de traits de caractère qui donnent à ces femmes d'un autre temps, toute leur humanité.

Écrivaine au tournant du XIXe siècle

Jane Austen ne s'est jamais considérée comme une écrivaine; elle n'a atteint la gloire qu'à titre posthume. Ses trois premiers romans (*Raison et sentiments*, *Orgueil et Préjugés* et *Northanger Abbey*), elle les a écrits dans sa jeune vingtaine – entre 1795 et 1799 –, pour amuser les membres de sa famille, les soirs de veillée. Une première tentative de publication pour *Northanger Abbey* (alors intitulé *Susan*), s'est soldée par un échec.

En 1800, le père de Jane décide de prendre sa retraite et de quitter sa charge de clergyman pour aller vivre à Bath, qu'elle a en horreur. Quand il meurt quelques années plus tard, il laisse sa femme et ses deux filles demeurées célibataires, dans une situation économique précaire. Elles seront dorénavant soumises à la générosité des fils Austen pour assurer leur subsistance. Pour Jane, ces années sont une période sombre de sa vie et elle n'écrit pas.

En 1808, la femme de son frère Edward meurt en couches, lui laissant la responsabilité d'élever 11 enfants. Celui-ci appellera donc sa mère et ses sœurs à la rescousse et les installera à quelque distance de chez lui, dans une maison de Chawton. Enfin de retour à la cam-

pagne, Jane Austen, devenue « dear aunt Jane », reprend la plume pour nous offrir trois autres romans : *Mansfield Park*, *Emma* et *Persuasion*.

Dans les mêmes années, elle soumet *Raison et sentiments* à un éditeur de Londres qui accepte enfin de le publier en faisant suivre le titre d'un laconique « By a lady ». *Orgueil et Préjugés*, son deuxième roman sera, quant à lui, attribué à « the Author of *Sense and Sensibility* ». Ce roman, sans doute le plus célèbre de Jane Austen, aura l'honneur de plaire au régent; elle lui dédicacera donc *Emma*, un peu à contre cœur. Mais bien vite après ces premiers succès, l'écrivaine tombe malade. Elle mourra à 41 ans dans les bras de sa sœur bien aimée, alors qu'elle vient tout juste de terminer *Persuasion*, nous faisant ainsi regretter, avec Virginia Woolf, « les romans qu'elle n'a jamais écrits ».

Jane Austen a été une jeune fille bien de son temps. Bien qu'elle n'ait jamais pu trouver mari (les guerres napoléoniennes privant alors les jeunes Anglaises de prétendants), elle aimait la vie mondaine et se préoccupait de ce qui préoccupait alors toutes les femmes : trouver un mari qu'elle aimerait certes, mais qui puisse aussi la faire vivre dans un confort acceptable. Ce sera aussi une préoccupation majeure pour toutes ses héroïnes et c'est pourquoi les personnages masculins de ses romans seront présentés en mentionnant toujours explicitement le montant de leurs revenus annuels.

Cet aspect très économique des his-

toires de Jane Austen leur enlève toute mièvrerie. L'écrivaine n'est pas une « romantique », ce courant littéraire qui fera fureur tout au long du XIXe siècle. Dans sa postface de *Persuasion*, Henri Plard affirme : « Pour un romantique, l'automne est la saison des orages désirés; pour Jane Austen, celle où l'on risque d'attraper un bon rhume. »

Le romantisme exacerbé de sa Marianne Dashwood ne sera pas récompensé et celui de sa Catherine Morland tourné en ridicule. Ses histoires d'amour ne se terminent jamais dans une apothéose de sentiments, tant et si bien que ses conclusions en sont parfois frustrantes. Dans *Mansfield Park*, elle conclut en un petit paragraphe, ce que la lectrice aura mis 400 pages à espérer. À la fin de *Northanger Abbey*, elle va même jusqu'à nous confier que le héros s'est mis à apprécier l'héroïne simplement parce que celle-ci en était tombée follement amoureuse.

Par ailleurs, si le regard de Jane Austen sur son époque est parfois sévère, on ne peut en conclure qu'elle en remettait en question les valeurs véhiculées. Même la fouguese Elizabeth accepte avec accablement mais sans révolte le fait que ses chances de faire un « bon mariage » soient irrémédiablement compromises par l'étourderie amoureuse de sa jeune sœur. Avec sa plume, Jane Austen ne juge rien. Elle se contente de décrire et de révéler.

Mais comment évaluer avec exactitude le niveau des remises en question sociales de Jane Austen? On connaît peu de

Suite à la page 26

SORAIDA, UNE FEMME DE PALESTINE

(Documentaire (2003) tourné par Tahani Rached¹)

Francine Dumais, *Houlida*

Son personnage principal, Soraida, est fille de Palestiniens émigrés en Colombie, où elle vécut jusqu'à l'âge de 16 ans. Après la mort subite de son père, sa mère se réinstalle en Palestine avec ses dix enfants. La famille ne fut pas la bienvenue sur la terre des ancêtres puisqu'il a fallu 11 ans pour obtenir les papiers de résidence.

Malgré le contexte d'enfermement dans lequel se trouve sa famille, Soraida respire la joie de vivre et entretient des liens chaleureux avec ses voisins et ses proches. On la voit même, accompagnée de sa fille, rencontrer Yasser Arafat et lui assurer son soutien.

Plus loin, on assiste à une discussion entre Soraida et un groupe de jeunes palestiniens sur «l'égalité» entre les hommes et les femmes. Pour elle, la femme n'a pas à vouloir être l'égale de l'homme puisqu'il n'est pas un modèle à imiter de par sa façon violente de régler les conflits.

Soraida se montre aussi une éducatrice patiente quand elle reprend sa fille en lui suggérant le bon terme à employer pour s'exprimer. Elle lui apprend ainsi que les mots «juif» et «israélien» ne sont pas synonymes. Les juifs habitent partout dans le monde tandis que les Israéliens sont des juifs résidant uniquement en Israël.

Une scène du film présentant la vie domestique me fit sourire. Voyant Rifaat, son mari, étendre le linge un peu négligemment, Soraida lui explique comment étendre les vêtements pour qu'ils ressortent sans plis du séchage. Devant les subtilités esthétiques de la corde à linge, Rifaat, déconcerté, suggère à Soraida de faire

elle-même cette opération.

Le spectacle le plus fascinant du film est celui où Soraida et ses amies discutent entre elles de ce que leur peuple ressent vis-à-vis des Israéliens. Chacune s'exprime à sa façon, parfois émotivement, sans qu'aucune ne s'impatiente devant la façon de voir les choses. Soraida semble agir comme une modératrice qui comprend leur frustration mais elle ne les pousse pas à la haine. Elle a compris que, dans toute guerre, les opposants risquent de perdre ce qu'il y a de plus précieux : leur humanité.

Cette artisanne de paix encourage ses compatriotes à ne pas recourir à la vengeance armée. Elle les invite plutôt à réfléchir à voix haute sur ce que vit leur peuple sans se laisser transformer en victimes. Tout en aimant la Palestine de tout son cœur, Soraida refuse de se laisser aller à la haine contre les Israéliens par solidarité avec ses compatriotes. Devant un problème complexe, elle n'est pas découragée et tentée de trouver une solution simpliste qui ne satisfera qu'un des partis. Sa grande patience, devant le long cheminement des mentalités, manifeste de sa qualité de vraie leader.

1. Tahani Rached est née en Égypte mais est établie au Québec depuis 1966.

JANETTE BERTRAND, UNE FEMME D'EXCEPTION !

Mélanie Dubois, *Vasthi*

Cet hiver, j'ai eu la chance de lire un excellent livre que je vous recommande fortement : *Ma vie en trois actes* de Janette Bertrand. Les mordues de l'histoire des femmes et du féminisme au Québec vont adorer.

En effet, ce livre traite non seulement de la vie de Janette, mais aussi de la condition des femmes à plusieurs moments de notre histoire : « C'est des folles, des hystériques qui veulent être des hommes, voler la place des hommes. Elles demandent le droit de vote, comme si elles connaissaient la politique » (p. 61). En effet, Janette couvre une vaste période allant de la lutte pour le droit de vote, à l'accès aux contraceptifs oraux et à l'avortement. Janette nous raconte comment elle a dû se battre afin que son père accepte de la laisser étudier à l'université : « Aller à l'université ! Pour quoi faire ? Une fille n'a pas besoin d'être instruite. Elle se marie ! [...] T'as pas besoin de ça pour changer des couches ! » (p. 114-115). Elle savait comment son mari négociait ses contrats avec les diverses chaînes de télévisions et de radio, mais elle n'avait aucune idée de sa rémunération. De plus, c'est elle qui écrivait les émissions, mais c'est lui qui en avait tout le

crédit !

Bref, j'avais l'impression qu'elle nous racontait l'histoire d'une époque très lointaine. Or, cette histoire, c'est aussi celle de ma grand-mère et de ma mère ! Née en 1976, je n'ai jamais connu toutes ces misères. Néanmoins, cela m'a fait réaliser que si j'ai pu aller à l'université, avoir accès à la contraception et à l'avortement, conserver mes droits civils après le mariage, travailler, avoir mon propre compte bancaire, c'est grâce aux femmes qui avant moi se sont battues pour l'égalité. Par le fait même, j'ai compris que ces acquis sont récents et très fragiles, il est donc important de rester vigilante face à la montée fulgurante de la droite dans notre société.

Finalement, je vous recommande fortement ce livre qui raconte l'histoire d'une grande dame qui s'est battue pour l'égalité et la diminution des préjugés dans notre société.

Bonne lecture !



JANETTE BERTRAND, MA VIE EN TROIS ACTES

Autobiographie. 2004, Editions Libre Expression.

Carmina Tremblay, *Phoebé*

Même si je n'ai jamais été une *fan* de Janette Bertrand, j'ai beaucoup aimé son autobiographie...

Parce que c'est écrit tout simplement ... comme on parle à quelqu'un, et reposant quant au style.

Quant au contenu, même si on sent parfois monter la colère...

sa détermination, son optimisme et son courage m'ont impressionnée: on ne sait jamais tout ce qui se cache derrière les apparences...

Je l'ai aimée aussi parce que la vie de Janette Bertrand témoigne de tous les obstacles que doivent vaincre les femmes « parce qu'elles sont femmes » pour être reconnues dans leur personne et dans leur travail...

Et aussi parce qu'il est toujours intéressant de découvrir les jeux qui se font « en coulisse » (dans quelque domaine que ce soit)...et comment les apparences sont souvent trompeuses...



Brume...

Brume du matin

Douce rosée abreuvant les bourgeons en éveil

Elle s'attarde... les bourgeons frissonnent...

Lentement, les gouttes pénètrent sans bruit

Les chauds rayons du soleil

Caressent, réchauffent cette fragilité

Un jour, ils éclatent dans toute leur splendeur !

La vie renaît...ils s'épanouissent...

De nouveau, c'est le printemps !

Denco

SIMILIA, DEUX JUMELLES MUSICIENNES

Monique Dumais, *Houlda*

Si je vous parle de Nadia (flûte) et Annie Labrie (guitare), ces deux jumelles musiciennes, c'est qu'elles sont originaires de Rimouski, et que j'ai eu le grand plaisir de les entendre à quelques reprises. Elles sont déjà deux grandes artistes; elles ont formé leur duo en 1998. Après des études au Conservatoire de musique du Québec à Rimouski - un bon départ, il va sans dire -, elles ont complété une maîtrise en interprétation en flûte à l'Université de Montréal et en guitare à l'Université Laval. Toutes les deux ont suivi des cours de perfectionnement en France, en Autriche, au Canada, aux États-Unis et en Espagne avec de grands maîtres. Nadia a été soliste avec l'Orchestre symphonique de l'Estuaire (Rimouski); et en 1998 elle a obtenu la Médaille du Gouverneur général du Canada. Pour sa part, Annie s'est produite en solo avec l'Orchestre

symphonique de Montréal. Similia a participé à des émissions radiodiffusées: Radio-Concert, Jeunes Artistes, Musiques Actuelles et L'air d'aller à la Chaîne culturelle de Radio-Canada, Le Plaisir croît avec l'usage à Télé-Québec, Salut Bonjour à TVA; à des émissions télévisées dont Faites vos gammes et Fête de la musique, animées par Angèle Dubeau à la télévision de Radio-Canada.

Elles ont enregistré deux CD sous l'étiquette Analekta: Cantabile avec des pièces d'auteurs très variés: Villa-Lobos, Mozart, Massenet, Bizet, Bach, Paganini, Elgar, Ravel, Ibert, etc.; et Nota del Sol avec une musique latino-américaine de Maximo Diego Pujol, Celso Machado, Erik Marchelie, Astor Piazzolla et des airs traditionnels). Très délicieux à écouter!



MA VIE COMME UN ROMAN – SYLVIA PLATH

Marie-Rose Majella – *Vasthi*

Sylvia Plath est poète et auteure d'un seul roman, un roman quasi mythique. Étudiante à Londres, cette Américaine y rencontre le poète anglais, Ted Hughes et l'épouse. C'était en 1956. De cette union naquit deux enfants, Frieda en 1960 et Nicholas en 1962. Plath est connue par ses écrits et par la fin tragique de sa vie à l'âge de 30 ans. *La cloche de détresse* est le titre du roman qui semble connaître une troisième vie.

Le roman est d'abord publié à Londres, en 1963, tout juste un mois avant le suicide de son auteure. Il connaît un certain succès. Intitulé *The Bell Jar*, il sera ré-édité en 1971 aux Etats-Unis. C'est à ce moment-là, donc à titre posthume, que la renommée et la reconnaissance vinrent à Sylvia Plath. En 1972, paraît la traduction française, puis en 2003, vingt ans après la sortie du roman, Gwyneth Paltrow incarne Sylvia Plath à l'écran. Sur les scènes québécoises, c'est Céline Bonnier qui personnifie l'héroïne.

Le roman

La cloche de détresse c'est la cloche de verre qui descend, emprisonne et étouffe Esther, l'héroïne et Sylvia, l'auteure de ce roman autobiographique. Si Plath l'a publié sous un pseudonyme, c'est qu'elle voulait protéger sa famille et doutait de la qualité de sa prose.

Plath y raconte sa jeunesse en mettant en évidence les questionnements des jeunes femmes de son époque: Quelle est leur place dans la société ? Quel contrôle exercent-elles sur leur vie ? Comment concilier travail, écriture, amour, famille? Comment concilier les contes de fées: d'une princesse réveillée par le prince ou d'un prince qui a le coup de

foudre éternel, avec la réalité quotidienne de garçons plutôt moches quand ils ne sont pas carrément misogynes? Comment concilier l'Amérique de l'après-guerre, l'Amérique triomphante, avec les questionnements douloureux des femmes ? Comment vivre sa sexualité dans une société au double standard : l'un pour les filles, l'autre pour les garçons ? Comment vivre une saine sexualité sans un enseignement préalable à ce qu'est la sexualité ? Pourquoi cette société ne met-elle jamais de l'avant le point de vue des femmes ? Pourquoi les femmes doivent-elles servir les hommes, recueillir leur dictée, alors qu'elles portent tant de phrases passionnantes à écrire?

Le récit conjugue à tous les temps le mal d'être qui résulte de ces questionnements : un mal d'être qui va conduire à de nombreuses tentatives de suicide, à la méfiance et au rejet de la part des gens au courant des gestes posés.

Plath décrit ce qu'elle vit de l'intérieur. Ses relations familiales, sa rencontre avec de jeunes hommes, sa participation à des concours en vue de se faire publier, sa lente descente aux enfers de la dépression, ses tentatives de suicide, ses ren-

contres avec des psychiatres, les thérapies d'électrochocs qu'elle doit subir et sa lente remontée.

Même si le roman débute par ces mots qui font référence au domaine politique: « C'était un été étrange et étouffant. L'été où ils ont électrocuté les Rosenberg... » (p.11), là ne réside pas les préoccupations premières de l'auteure car elle ajoute aussitôt : « Je deviens idiote quand il y a des exécutions. L'idée de l'électrocution me rend malade, et les journaux ne parlaient que de ça. » (p. 11) L'électrocution demeure chez elle une véritable hantise à cause des électrochocs déjà subis.

Le sens des rites

Plath a le sens des rites. Ici et là, elle inclut dans son roman des temps rituels très forts. En voici un exemple portant sur le rite de l'eau purificatrice.

Je médite dans mon bain. Il faut que l'eau soit très chaude, tellement chaude qu'on puisse à peine supporter d'y plonger un pied. Alors, on s'enfonce centimètre par centimètre jusqu'à avoir de l'eau jusqu'au cou.... Je ne me sens jamais autant moi-même que dans un bain chaud.

Pendant plus d'une heure je suis restée dans cette baignoire au dix-septième étage de cet hôtel pour femmes seulement, loin du jazz et de la tourmente de New York, je me sentais devenir pure. Je ne crois pas au baptême, ni aux eaux du Jourdain, ni à rien de tout ça, mais je crois que j'éprouve pour les bains chauds les mêmes sentiments que les croyants éprouvent envers l'eau bénite...

« Je me disais : «... Je suis très pure. Tout cet alcool, tous ces baisers gluants, échangés devant moi, la boue qui se collait à ma peau sur le chemin du retour, tout cela se métamorphose en quelque chose de très pur.»

Plus je reste dans l'eau claire et chaude, plus je me sentais pure, et quand finalement, je suis sortie et que je me suis enveloppée dans une énorme serviette de bain douce et blanche de l'hôtel, je me sentais aussi pure et douce qu'un nouveau-né. (pp. 30-31)

Je ne sais si elle est la première à décrire le rôle de l'eau chez les femmes qui ont été ou se sont senties agressées. Il reste que depuis, dans un bon nombre de films, mettant en scène des femmes agressées, l'usage de la douche ou du bain sert à montrer le rôle purificateur de l'eau. Le passage vers la reprise en mains, vers un après se fait par le rite des ablutions personnelles de purification.

Sa présence à un accouchement, lui permet de noter des rites d'accueil et de baptême:

Je ne sais pourquoi, ce qui me semblait le plus important c'était de voir le bébé sortir de soi et d'être absolument sûre que c'était bien le sien. Je pensais que puisqu'il fallait de toute façon supporter ces souffrances, alors autant rester franchement éveillée.

Je m'imaginai souvent, me redressant à l'aide des coudes sur la table d'accouchement, une fois que ce serait fini, livide bien sûr, pas maquillée, sortant de

l'épreuve épouvantable, et souriante, je tendrais les bras vers mon premier enfant et je lui dirais son nom, quel qu'il soit. (p.77)

Elle aurait aimé que l'Église catholique, qui considère le suicide comme un péché mortel, en tout cas à l'époque, puisse l'accueillir dans un rituel de vie la dissuadant de son obsession. (p. 176)

Et que dire du rite annonçant les séances d'électrochocs.

Chaque matin quand j'entendais l'infirmière frapper avec mon plateau, un immense soulagement m'envahissait, je me savais hors de danger pour la journée. (p. 218)

Elle souhaite aussi (p. 258) un rite pour la «renaissance» à la fin d'une thérapie alors que chacune doit assumer seule sa destinée et poursuivre sa route. Malheureusement, l'auteure n'a pas eu une bonne route. Si le roman se termine sur l'espoir, il en fut tout autrement pour sa vie puisque Sylvia Plath met fin à ses jours un mois après la publication de son roman.

Le film

Sylvia, un film de Christine Jeffs, met en vedette Gwyneth Paltrow dans le rôle de Sylvia et Daniel Craig dans celui de Ted Hughes. Il couvre les sept années d'amour de Ted et Sylvia, passées sous silence dans le roman. Le film débute en 1956 avec leur rencontre à Cambridge et se termine avec le suicide de Sylvia en 1963.

La fille de Sylvia Plath, Frieda, qui ne souhaitait pas qu'un film relatant les

amours malheureuses de sa mère et de son père soit sur les écrans refusa tout soutien au producteur. Et en tant que détentrice des droits d'auteur de sa mère, elle interdit l'utilisation de ses poèmes et autres écrits. Elle ne voulait pas revivre le suicide de sa mère ni voir et entendre ses parents se chicaner. Les enfants n'y sont jamais nommés. Tous les échanges ou presque ne concernent que le couple. Le film souffre peut-être de cela. En bout de piste, comme toute biographie, il donne un aperçu de la personnalité complexe de Plath.

Une scène du film montre Sylvia décrivant son nouvel amoureux comme un sombre maraudeur lui apportant la mort. C'est ainsi que sera Hughes. Elle est déjà sa maîtresse lorsqu'elle l'informe avoir attenté à ses jours dans le passé.

Devenue son agente, c'est elle qui soumet aux éditeurs les copies des poèmes de son mari. Mais bientôt elle se prend au jeu et livre sa propre écriture au lieu de celle de son mari. Ted lui en veut. Elle se sent à sec. C'est un cercle vicieux. Finalement, il gagne un premier prix et voit la publication de son recueil de poésie. Ted redevient le séducteur qu'il a toujours été. La jalousie s'installe dans le couple.

Ils ont essayé de vivre aux États-Unis, mais Ted, qui ne se sent pas alimenté par cette culture, ne peut produire. Ils rentrent en Angleterre. Un premier enfant arrive. Les difficultés financières se multiplient. Ted a des liaisons dont l'une avec une amie du couple qui deviendra enceinte. Ted ne se sent pas capable de

l'abandonner. Ted et Sylvia sont malheureux l'un sans l'autre et ne peuvent vivre ensemble.

La pièce de théâtre

La cloche de verre, une adaptation très fidèle du roman autobiographique de Sylvia Plath, a été joué en première au Théâtre de Quat'Sous lors de la saison 2003-2004. Le succès a été grand. Il y eut reprise et la pièce a voyagé. Si elle passe ou revient dans votre région, ne ratez pas la performance éblouissante de Céline Bonnier. Elle y tient le rôle d'Esther. Elle sait donner corps au long monologue. Elle est l'incarnation des années 1950 : la coiffure, les robes à crinoline, etc. Mais surtout, elle sait mettre en scène le questionnement des jeunes femmes de l'époque, la douleur des dépressions, la détresse de l'enfermement. On y retrouve une écriture en avance sur son temps. La metteure en scène – Brigitte Haentjens – a su donner la parole à des écrits de femme. Elle a su aussi guider la performance d'une grande actrice. On retrouve dans cette pièce, de grands textes de femmes, de grandes actrices et de grandes metteuses en scène ce qui permet d'assurer une vie à la parole et aux écrits des femmes.

Bibliographie

Hayman, Ronald. *The Death and life of Sylvia Plath*. Sutton Publishing 2003. First publisher: William Heinemann. 1991.

Plath, Sylvia. *The Bell Jar*, Faber and Faber, London. 1963; *La cloche de détresse*, Collection L'Imaginaire, Denoël. Traduit de l'anglais par Michel Persitz.

Préface de Colette Audry. Note biographique de Lois Ames : 1972.

Filmographie

Sylvia, film de Christine Jeffs. Avec Gwyneth Paltrow dans le rôle de Sylvia Plath et Daniel Craig dans celui de son mari, Ted Hughes.

Théâtre

La cloche de verre. Texte de Sylvia Plath, traduction de Michel Persitz. Adaptation pour la scène : Céline Bonnier, Brigitte Haentjens, Stéphane Lépine et Wajdi Mouawad. Mise en scène de Brigitte Haentjens. Avec Céline Bonnier. La pièce a été créée.



OSAMA
Drame inspiré de faits réels, 2003
(Film tourné par Siddiq Barmak, afghan)
Francine Dumais, *Houlda*

En pays musulman intégriste, il ne fait pas bon qu'une femme, veuve de guerre par surcroît, vive sans homme dans sa demeure.

C'est le cas d'une Afghane, mère d'une fillette de 12 ans, hébergeant aussi sa propre mère. Cette jeune veuve vient de perdre son emploi à l'hôpital sous l'influence des Talibans, reléguant toutes les femmes au foyer, dans la sphère privée. Pour achever de les rendre invisibles ou sans visage, elles doivent se couvrir de la burqa dès qu'elles sortent à l'extérieur.

De plus le fait d'«être majeure et vaccinée» ne suffit pas, il faut aussi que toute femme soit accompagnée d'un mâle d'environ 12 ans et plus.

Devant cette impasse créée par des humains se croyant plus branchés sur Dieu que d'autres et pour ne pas mourir stupidement de faim, la mère a l'idée de travestir sa fille en garçon. Pour ce faire elle dut lui couper les cheveux et l'habiller avec les vêtements de son mari. Une fois raccourcis et, dans un geste symbolique, elle plante dans un pot de terre, telles des boutures, les tresses coupées. Ainsi la mère, couverte de la burqa et accompagnée de son «jeune fils», peut continuer de vaquer à ses occupations à l'extérieur.

Une autre scène m'a profondément peiné. La fillette suspendue par le haut du

corps à l'intérieur d'un puits laisse entendre des pleurs lancinants à un auditoire masculin impassible ou figé par la stupeur. Le vieux mollah de l'école coranique lui a réservé ce traitement terrifiant pour la punir de sa présence à cette école où elle a été traînée de force par un recruteur avec d'autres garçons.

Enfin pour couronner cette bêtise, lors d'un procès sommaire avec d'autres hommes et femmes, elle fut remise comme épouse à ce même vieux mollah qui voulait agrémenter son ordinaire. Donc deuxième punition! Le malheur de l'une fait le bonheur de l'autre qui ne s'est pas trop regardé dans le miroir. À l'allure qu'il a, il aurait compris le manque d'enthousiasme de la fillette.

Petit baume cependant pour la fillette: les deux premières épouses l'ont accueillie avec toute la compassion de femmes données en mariage sans leur consentement. Et c'est en mêlant leurs larmes avec celles de la fillette qu'elles l'ont parée pour la sordide nuit de noces imminente.

Sa journée de travail finie, le vieux mollah rentre tout guilleret chez lui, là où il avait auparavant déposé la petite, sans explication superflue. Sans prendre le

temps de souper, il se glisse dans l'eau chaude de son bain suspendu qui ressemble plutôt à un immense chaudron de fer, sous lequel brûle un gros feu allumé par des âmes prévenantes. Et pour remercier ces âmes, c'est-à-dire ses premières épouses, il a pris soin de les cadenasser chacune dans leur chambre avec leurs enfants avant de filer sous les combles avec sa nouvelle conquête, plutôt réticente.

En voyant le vieil homme tout émoustillé plonger sous l'eau, je me suis

surprise à souhaiter que le chaudron se décroche et chute dans le feu ou bien qu'un lourd couvercle retombe de lui-même sur le «chaudron-bain» pour que le vénérable mollah puisse mijoter à son aise.

Le fait que ce film ait été tourné par un homme de ce pays m'apporte un certain réconfort devant l'affligeant abus de pouvoir à l'égard des femmes.



Suite de la page 16:

détails de la pensée de l'écrivaine, puisque sa sœur Cassandra s'est employée après sa mort, à faire disparaître tout écrit ou correspondance pouvant « compromettre » sa mémoire. Y aurait-on découvert de la révolte concernant son extrême vulnérabilité économique? Aurait-on pu voir que tous ces mariages où la raison l'emportait sur les sentiments provoquaient chez elle bien plus que de l'ironie?

La vie, avec une tasse de thé

Mais, pas plus que pour les frissons romantiques, on ne lit Jane Austen pour son analyse sociale; on la lit pour la couleur de ses personnages. On tombe en amour avec la bêtise de Madame Bennett, l'hypocondrie de Mr Woodhouse, la bonté naïve de Miss Bates, la rudesse de Madame Norris, la bonhomie de Madame Jennings, l'égoïsme de Mr Elliot et l'extrême modernité de

Miss Crawford.

Jane Austen est une conteuse. Avec une tasse de thé, elle s'assied dans notre salon et nous raconte les derniers potins. On s'étonne encore, à la fin du sixième roman, qu'elle puisse nous surprendre au détour d'une phrase ou à la fin d'un paragraphe, par un trait d'une telle vivacité qu'il provoque un éclat de rire. On lève alors les yeux; Jane nous fait un clin d'œil espiègle et nous sourit, contente de son effet. Vous l'aurez deviné, je suis une « janeite » en attente d'un prochain pèlerinage en terre anglaise!

ROSELINE JOSEPH ET LES OS DE POISSON

Monique Dumais, *Houlda*

Qui penserait que l'on pourrait créer des oeuvres d'art à partir d'os de poisson? Il faut être née au bord de la mer pour y penser...

C'est à New Carlisle en Gaspésie que Roseline Joseph a vu le jour. Déjà toute jeune, elle s'adonnait à ramasser des galets au bord de l'eau et à dessiner des fleurs sur le pourtour de son assiette avec des os de poissons. Elle a d'abord travaillé comme intervenante sociale à Rimouski, puis, progressivement, elle s'est mise à la pratique de son art.

Au point de départ, elle composait ses sculptures en os de poisson et les collait sur des pierres. Une dizaine d'années plus tard, elle abandonne la pierre comme support pour un matériau plus léger et transparent le verre, ce qui permet de donner un côté plus aérien à ses oeuvres, qui sont multiples et différentes. Voici ce qu'en dit l'artiste:

Certains artistes créent avec de l'huile, d'autres avec de la glaise ou avec le bois. Moi, c'est à partir des os de poissons que mon univers prend forme. Cet univers a commencé à éclore en moi il y a très longtemps lorsque, toute petite, je mangeais de la Cambuse, plat traditionnel de la Péninsule gaspésienne, à base de tête de morue. Entre les fleurs du pourtour de mon assiette, je créais déjà d'autres fleurs avec les os.

Quelques années plus tard, je parcourais la plage à la recherche de trésors. Alors que les autres enfants

ramassaient des agates, je recherchais des pierres simples, qu'on trouve partout, mais sur lesquelles la nature avait pris plaisir à dessiner des formes : lune, horizon, vagues ...

Un peu plus tard, j'ai associé naturellement cette pierre rougeâtre aux os de poissons de mon enfance pour en faire de petites sculptures. Au début, de simples fleurs naissaient de mes doigts, puis un os me fit penser à une voile de bateau et dans la voile je vis une jupe qui m'amena à créer des personnages. C'est alors l'humanité entière qui s'ouvrait à moi ! Un os juxtant un morceau de cartilage et une scène de la vie prenait forme : ici un couple, là une femme cheveux au vent, là un pêcheur... Tout devenait matière à création.

À partir de ce jour, tout en explorant le vaste champ des activités humaines, je m'arrêtais à la matière elle-même si simple, si humble et à ses inépuisables possibilités.

Mais il me manquait un élément. Un, je ne sais quoi, qui vivait dans ma matière première et qui ne se retrouvait pas dans mes tableaux. Ceux-ci avaient beau être imaginatifs et délicats, ils avaient perdu leur qualité la plus importante : la transparence.

Et c'est cette transparence, cette trans-

lucidité qui pouvait d'après moi montrer la fragilité, le rêve, le brouillard, la couleur du temps. Le verre devint le seul matériau qui pouvait me permettre de rejoindre ce blanc, cette limpidité, cet argent de la mer étale par temps calme.

J'appliquai donc mes créations d'os de poissons sur le verre en prenant le silicone comme colle. Avec celui-ci je dessinai sur le verre et j'y apposai de la poudre d'os de poissons. J'avais trouvé

mon mode d'expression : dessin, collage, sculpture.

Site web: //www.iquebec .ifrance.cm/ roselinejoseph/

Si tu passes à Rimouski, cet été, visite l'atelier de Roseline Joseph, au 635, rue Saint-Germain, Rimouski Est, tu seras ravie, elle fait des démonstrations de son art *in situ*.



Magrets de canard séchés à la ROY pour la Kurtzman inspiré de la Di Stasio!

Marie-Andrée Roy, *Vasthi*

- 2 beaux magrets de canard
- gros sel de bonne qualité en quantité suffisante (du sel de Gêrande par exemple)
- épices à marinades
- thym frais ou à défaut thym séché
- feuilles de laurier broyées
- poivre du moulin

Essuyer les magrets et les enrober généreusement de gros sel mélangé aux aromates.

Placer le tout dans un "Ziplock" au réfrigérateur pour 36 hres.

Puis, nettoyer soigneusement les magrets pour enlever toute trace de sel. Ne pas laver les magrets - essuyer simplement.

Couvrir la chair de nouvelles aromates : d'épices à marinades, thym frais, feuilles de laurier broyées, poivre concassé.

Placer les deux magrets chair contre chair et les entourer d'un linge de coton (qui respire). Ranger au frigo pour 10-12 jours.

Détaillé les magrets en fines tranches.

Se conserve au frigo environ 10-15 jours supplémentaires

Excellent en entrée sur une mesclun + poire ou pomme + vinaigrette au vinaigre balsamic et huile d'olive ou au vinaigre de noix et huile de noisette.

À ne pas manquer....

Du 5 au 10 juillet 2005, Université d'Ottawa

Le 4^e Congrès international de recherches féministes dans la francophonie plurielle. Le thème du congrès : Citoyennes sans frontières.

Pour tout renseignement : www.sciencesociales.uottawa.ca/rffp2005/inscription.asp

À lire....

Recherches féministes - Féminisme, mondialisation et altermondialisation. Vol 17, no 2.

Comme le rappelle Annick Druelle dans l'introduction, en 2005 nous célébrons :

le 30^e anniversaire de l'Année internationale de la femme,
le 20^e anniversaire de la fin de la Décennie des Nations Unies sur les femmes,
le 10^e anniversaire de la Quatrième Conférence mondiale sur les femmes,
le 5^e anniversaire de la Marche mondiale des femmes contre la pauvreté et les violences faites aux femmes.

Au fil des lectures, il sera question des effets de la mondialisation sur les rapports de genre et d'ethnicité, des groupes de femmes et de mondialisation et des remises en question des stratégies locales et mondiales et finalement, l'altermondialisation et le féminisme – convergences et divergences.

Pour se procurer la revue – au coût de 23 \$ plus 2,30 \$ de frais postaux, il faut écrire à :

Groupe de recherche multidisciplinaire féministe
Faculté des sciences sociales
Pavillon Charles-De Koninck, bureau 1475
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4

SAVIEZ-VOUS QUE...

-..... Amina Wadad, musulmane et auteure du livre «Le Coran et les femmes», a été la première femme de l'histoire de l'islam à diriger la prière collective mixte du vendredi, à la mosquée de New-York, le 18 mars 2005.

Les mulahs de la mosquée ont approuvé cela et ont dit du même souffle que ce sera «l'occasion pour les femmes musulmanes de reprendre leur droit d'être des cheffes spirituelles».

-..... Le 10 mars 2005, Elisabeth Kubler-Ross est morte à 78 ans dans un centre de soins palliatifs. Elle a été l'inspiratrice, il y a 35 ans, du mouvement en faveur de l'accompagnement des mourants pour qu'ils puissent mourir dans la dignité.

-..... Le viol est devenu une arme de guerre dans les conflits armés. Il sert à intimider, à conquérir et à contrôler les femmes et leur entourage. C'est une forme de torture qui est utilisée pour terroriser. Les femmes représentant l'honneur du groupe, toute attaque contre elles est perçue comme une attaque contre tout le groupe. De plus, pour renforcer le sentiment de honte, elles sont violées devant leurs proches. Lorsqu'elles sont prises comme cibles et qu'elles sont enceintes, leur corps est mutilé et leur fœtus est tué. Elles parlent rarement de ce qu'elles ont vécu parce

qu'elles sont alors punies pour avoir déshonoré leur famille. Souvent elles sont contaminées par le sida, rejetées par la société et non soignées. C'est le plus grand scandale de notre époque en matière de droits humains.

-..... Sophie Chiasson, jeune présentatrice de météo à Québec, a été pendant plusieurs années l'objet de propos diffamants et d'attaques personnelles qui comportaient des propos sexistes, ignobles et inacceptables de la part de l'animateur de radio Jeff Fillion de CHOI. Elle a eu le courage d'intenter une poursuite. Elle a gagné sa cause. Le jugement qui a eu lieu marquera un tournant dans la jurisprudence en matière de diffamation.

-..... Au Guatemala, Rigoberta Menchu, a gagné son procès pour discrimination raciale. Le 9 octobre 2003, elle est agressée. Ses agresseurs, des militants et des hommes politiques, ont été condamnés à 2 ans de prison. C'est une page d'histoire qui a été écrite. À la suite de cette victoire, elle demande la création d'une chambre d'instruction spécifique consacrée aux délits de discrimination raciste.

-..... Une étude réalisée au Québec et portant sur les études universitaires des femmes et leur emploi comme professeures d'université conclut qu'il y a

eu, entre 1986-2002, 35% d'augmentation du nombre d'inscriptions féminines. Non seulement la croissance est rapide, mais les femmes ne se cantonnent plus dans les secteurs traditionnels. Elles sont majoritaires en médecine dentaire, en administration et en architecture. Du côté de l'enseignement, le nombre de femmes professeuses d'université a augmenté de 51%. Elles renforcent aussi leur présence dans l'enseignement du génie, des mathématiques et des sciences appliquées. Il reste tout de même un écart de 15% entre les salaires des hommes et celui les femmes.

-..... En août 2004, des ouvrières du sexe au Guatemala se sont organisées pour crier leur détresse. Après avoir formé un groupe, elles ont décidé par vote de viser le point faible des guatémaltèques, i.e. le football. Elles ont troqué leurs talons hauts pour la chaussure de foot. L'équipe des Etoiles était née. Elles ont gagné plusieurs parties. Leur but; se faire connaître afin qu'on les remarque et qu'on leur vienne en aide. Entre chaque match elles retournent au boulot, comme elles disent.

-..... Depuis la mort de Jean-Paul II, les féministes polonaises appréhendent le virage à droite de leur Église. Ce virage inquiète aussi l'intelligentsia catholique qui y est très active. L'Église polonaise abrite un courant minoritaire populiste d'extrême droite qui, avec la mort de Jean-Paul II, peut facilement dérapier. L'hebdomadaire de Cracovie Tygodnik

Powszechny se demande ou va aller l'Église maintenant que ce frein a disparu.

-..... L'organisme montréalais MAESTRA lance un nouveau festival qui fait place aux femmes compositrices et interprètes. Il a pour mission de «de promouvoir la création et l'innovation musicales des femmes, et de créer une vitrine internationale et interculturelle».

Yvette Téofilovic



Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Monique Hamelin, Yvette Laprise, Christine Lemaire

Travail d'édition: Christine Lemaire

Impression: Centre d'impression et de reproduction

NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 374-6414

Courriel: yvette@cam.org

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.